

Bulletin Communiste

ORGANE DU COMMUNISME INTERNATIONAL

123, Rue Montmartre, Paris

HEBDOMADAIRE

Le Numéro : 75 centimes

Proletaires de tous les pays, unissez-vous !



DZERJINSKY, par Andréiev.

La social-démocratisation du Parti communiste français

Depuis plus d'une année, le Parti Communiste français est soumis à un régime d'exception appelé « bolchévisation ». Il s'agit, d'après les artisans et les partisans de ce régime, de faire subir au Parti une transformation complète, organique et spirituelle. (Eux, s'expriment en d'autres termes, mais nous disons les choses en français, au risque d'ennoblir l'opération.)

Le Parti, au début de 1924, n'était pas « bolchévik » dans le sens où l'entendent les spécialistes de la « bolchévisation ». A la fin de 1925, il est, disent-ils, en bonne voie de « bolchévisation ». Toutes les assemblées réunies après le Congrès de Lyon (janvier 1924) et la mort de Lénine ont été des assemblées de « bolchévisation ». On a « bolchévisé » en long, en large et en travers.

Mais il se trouve que les défenseurs du bolchévisme de la première heure ne reconnaissent en rien, dans la « bolchévisation » d'aujourd'hui, ce bolchévisme qu'ils ont si passionnément défendu non seulement contre la bourgeoisie, contre les socialistes, contre les anarcho-syndicalistes et les libertaires, mais aussi contre les gens qui font maintenant profession de « bolchéviser » et qui appartenaient tous, il n'y a pas si longtemps, à une variété quelconque de contre-révolution.

Nous avons beau y mettre de la bonne volonté et de l'indulgence, nous ne retrouvons rien, dans la « bolchévisation », ni dans le « léninisme » (car ils parlent aussi de « léninisme »), de ce que nous avons connu et persistons à considérer comme le bolchévisme, celui dont Lénine et Trotsky, avec leurs qualités et leurs défauts, sont les plus authentiques représentants.

Par contre, tout révolutionnaire quelque peu au courant de l'histoire du mouvement ouvrier français et doué de quelque faculté d'analyse reconnaît dans la « bolchévisation » présente quelques-uns des traits caractéristiques des déviations démagogiques et des dégénérescences pour ainsi dire classiques du socialisme français. A ces déviations et dégénérescences, les « bolchévisateurs » ont ajouté les leurs propres, dont aucune, d'ailleurs, n'a le mérite de l'originalité : et le tout constitue cette triste chose appelée, par une insolente antiphrase, la « bolchévisation ».

Laissons de côté les résultats désastreux, au point de vue « physique », de ce régime d'exception qui devait régénérer le Parti et décupler ses forces : la perte d'une très grande

partie de nos membres, la diminution alarmante de notre influence, la baisse du tirage de notre presse (laquelle n'existe plus que grâce à l'aide extérieure), nos défaites répétées dans les luttes politiques et économiques (élections, grève « générale », etc.). Il est des circonstances où un parti révolutionnaire doit inévitablement voir baisser ses effectifs et son influence. Mais s'il garde intacte, ou renforcée, son autorité morale, s'il met à profit cette phase de déclin matériel pour se consolider dans l'ordre spirituel par une sélection rigoureuse, des travaux sérieux, une culture solide, — l'affaiblissement n'est qu'apparent et passager, le repli est plein de promesses, et tous les espoirs sont permis. Le Parti français se trouve-t-il dans ce cas ?

Une simple énumération des caractéristiques de l'activité « bolchévisée » du Parti est édifiante.

On remarque dès l'abord plusieurs traits bien connus de l'allemanisme et de l'hervéisme, c'est-à-dire d'une démagogie outrancière d'essence social-démocratique : l'ouvriérisme borné et vulgaire, combiné avec un mépris foncier pour les ouvriers considérés comme chair à meetings, chair à grèves, chair à canon ; l'utilisation des syndicats comme objets des expériences les plus risquées ; le goût d'une gymnastique pseudo-révolutionnaire, dont les humbles suiveurs paient les frais ; une terminologie grossière, qu'on veut faire passer pour prolétarienne ; l'emploi du « gueuloir » en toutes occasions et circonstances pour se donner l'illusion d'exister : les velléités émeutières parodiant la vraie préparation à la révolution : les fanfaronnades et rodomontades dont se rit la bourgeoisie.

Puis on constate les dégénérescences social-démocrates les plus spécifiques : la constitution d'une bureaucratie parasitaire, installée sur le dos de la pauvre « avant-garde », formant un monde à part, avec ses intérêts propres, sa solidarité particulière, ses secrets et ses liaisons, bref, sorte de franc-maçonnerie d'un genre spécial, véritable caste étrangère à la vie ouvrière : la suppression des congrès et conférences, de toutes les assemblées vraiment représentatives du Parti, auxquelles on a substitué des réunions de fonctionnaires chargés de penser (si l'on peut dire) pour tout le monde et de faire marcher les pauvres d'ables ; la suppression des élections, des redditions de comptes, de tout contrôle des mandataires (?) par les mandants ; l'interdiction des initiati-

ves personnelles ou locales et le règne des circulaires ; bref, la formation de ce que les Anglo-Saxons appellent la « machine » et les Germains l'« appareil », — « l'appareil », puisqu'il faut l'appeler par son vilain nom, fabriqué selon les meilleures leçons données par les grands spécialistes Gompers, Ebert, Legien, J.-H. Thomas et Cie.

N'oublions pas l'attitude social-démocrate des « bolchévisateurs » envers les syndicalistes et les anarchistes, que Lénine et avec lui l'Internationale Communiste ont préconisé de traiter en alliés (Zinoviev disait même : en frères), et qu'ils traitent, eux, en ennemis.

N'oublions pas leur conduite dans les élections, la ruée de tous les dirigeants et fonctionnaires du Parti aux candidatures municipales, les trucs, les procédés et les combinaisons employés pour « piper des voix ».

Et ces tares du parlementarisme : la place immense tenue par les intrigues de couloirs, les manigances de coteries, les coups d'Etat de coulisses et les révolutions de palais, l'importance de la « cuisine », le rôle capital d'occultes tireurs de ficelles. Sans compter le népotisme le plus éhonté, la corruption la plus dangereuse, l'immoralité la plus cynique.

Lors du transfert des cendres de Jaurès au Panthéon, on a vu les « bolchévisateurs » tomber dans le jaressisme le plus plat. A propos de la mort d'Anatole France, on a vu l'Humanité célébrer « sans réserves » (sic) l'art de l'éminent représentant de la pensée bourgeoise. Au sujet d'une « Banque ouvrière et paysanne » (entre parenthèses, créée en dehors de toute décision régulière des organisations ouvrières et soustraite à tout contrôle), on les voit patauger dans un mutuellisme anachronique et un coopératisme tombé en désuétude même pour les plus pâles de nos socialistes.

Comme apport original, on doit aux « bolchévisateurs » : une sélection à rebours des membres du Parti, c'est-à-dire l'élimination des militants éprouvés, des hommes capables de se faire une opinion et de l'exprimer, de ceux qui ont le courage de dire tout haut ce que leurs camarades pensent tout bas ou qui signalent les dangers alors qu'il est encore temps d'y parer. — élimination s'accompagnant d'un racolage indécent d'éléments arriérés, inconscients ou incultes, d'encouragement à l'ignorance et au fanatisme, de favoritisme des gens tarés empressés à se rendre utiles à leur façon ; une baisse du niveau intellectuel, tel qu'on ne vit jamais rien de semblable dans l'histoire du prolétariat français ; un analogisme politique incroyable, un dédain sans précédent des théories communistes et de l'histoire révolutionnaire ; enfin, une malhonnêteté qui passe l'imagination, dans les

rapports avec tout contradicteur, et une servilité sans égale à l'égard de ceux dont on craint un francement de sourcils.

Tels sont les traits les plus saillants de la « bolchévisation ». Loin de les forcer, ici, nous les atténuons. Ce n'est pas un secret que le rédacteur du Bulletin Communiste, tout exclu du Parti qu'il soit, est de ceux qui ont conservé le plus de foi dans les destinées du Parti, et que des milliers de camarades qualifient couramment la coterie dirigeante du Parti beaucoup plus sévèrement que nous, la flétrissent en termes plus définitifs. Si l'on organisait une consultation secrète du Parti, le dépouillement produirait des appréciations si peu flatteuses de la « bolchévisation » et des « bolchévisateurs » que nous préférons laisser aux membres du Parti eux-mêmes le soin de les formuler.

Le Parti, soi-disant « bolchévisé », est en réalité social-démocratisé et, par surcroît, abaissé, dégénéré. Parti social-démocrate pour parti social-démocrate, le parti socialiste français est infiniment supérieur au nôtre par ses effectifs, son influence, la valeur de ses cadres, le prestige de ses dirigeants. Rien d'étonnant, donc, s'il nous faut constater, à côté de la déchéance physique indéniable de notre Parti, sa chute politique, intellectuelle et morale. Le Parti ne comote pour ainsi dire plus en France : il sert seulement d'épouvantail. Les partis de droite, qui ont toujours évoqué le spectre rouge, ne se privent pas de l'agiter aujourd'hui encore, pour intimider les gouvernants ; les ministères républicains, qui ont toujours donné des gages aux oppositions conservatrices et réactionnaires en arrêtant des révolutionnaires ou des anarchistes, seraient bien sots d'y renoncer, quand ils ont affaire à des gens qui se prêtent à leur jeu ; mais le Parti Communiste français n'est plus actuellement un facteur appréciable dans la politique du pays. Tous les camarades russes qui ont traversé la France depuis un an ont pu le constater comme nous et leur opinion là-dessus ne diffère pas de la nôtre. Dans l'Internationale, on est fixé depuis longtemps sur la valeur de la coterie régnante du Parti et les effets de sa politique : les lettres publiées ici, du représentant de la C. G. T. U. à Moscou écrites il y a un an n'étaient que le timide reflet d'une opinion générale, laquelle n'a fait que se préciser et s'accroître durant l'année écoulée...

A quand le coup de balai salutaire ?

Boris Souvarine.

L'abondance des matières

nous oblige à renvoyer au prochain numéro plusieurs articles et rubriques, entre autres :
Les livres, les revues, les journaux.
:: Art, littérature et Révolution ::

Socialisme et religion

La société actuelle est fondée sur l'exploitation des larges masses ouvrières par une minorité insignifiante de la population appartenant aux classes propriétaires. Elle est détentrice d'esclaves, car les ouvriers « libres », travaillant toute leur vie pour le capital, n'ont « droit » qu'aux moyens d'existence nécessaires à l'existence d'esclaves, producteurs de bénéfices servant à la consolidation et à la perpétuation de l'esclavage capitaliste.

L'oppression économique conduit inévitablement aux autres formes d'oppression, telle l'oppression politique, l'humiliation sociale, l'abrutissement et le déperissement de la vie spirituelle et culturelle des masses. Par leur émancipation économique, les ouvriers peuvent acquérir une plus ou moins grande autonomie politique, mais aussi longtemps que le règne du capital ne sera pas aboli, aucune liberté ne les soustraira à la misère, au chômage et à l'assujettissement. La religion est une forme d'oppression morale pesant lourdement sur les masses populaires, abruties par un travail continu pour autrui, par le besoin et la solitude.

De même que l'impuissance du sauvage devant les forces élémentaires de la nature engendre la foi en des dieux, des démons et des miracles — l'impuissance des classes exploitées dans leur lutte avec les exploités éveille inévitablement en eux la foi en une vie meilleure d'outre-tombe. A celui qui travaille et se prive toute sa vie durant, la religion inculque la soumission et la patience pendant l'existence terrestre dans l'espoir d'une récompense divine. Quant à ceux qui vivent du travail d'autrui, la religion leur apprend la bienfaisance dans la vie d'ici-bas, leur offrant ainsi une justification à bon marché de leur existence d'exploiteurs et leur vendant à un prix très raisonnable des billets pour la félicité céleste. La religion est l'opium du peuple. La religion est une espèce d'eau-de-vie dans laquelle les esclaves du capital noient leur forme humaine, leurs exigences d'une vie, quelque peu digne d'un homme.

Or, un esclave ayant conscience de sa servitude et s'étant engagé dans la lutte pour sa libération, cesse à moitié d'être esclave. L'ouvrier contemporain conscient, formé par la grande industrie des fabriques, instruit par la vie urbaine, rejette avec dédain les préjugés religieux, laissant le ciel à la disposition des prêtres et des bigots bourgeois, et tend à conquérir une meilleure existence ici-bas, sur terre. Le prolétariat d'aujourd'hui se range du côté du socialisme, qui utilise la science pour lutter contre le brouillard religieux, et délivre l'ouvrier de sa foi en une vie future en l'engageant dans un combat actuel pour une meilleure vie terrestre.

La religion doit être considérée comme une affaire privée : c'est par ces mots qu'il est

habituellement admis de traduire l'attitude des socialistes à l'égard de la religion. Il est toutefois indispensable de préciser la signification de ces paroles pour éviter tout malentendu. Nous exigeons que la religion soit une affaire privée relativement à l'Etat, mais nous ne pouvons en aucun cas considérer la religion comme affaire privée par rapport à notre propre parti. L'Etat ne doit pas s'occuper de la religion, et les sociétés religieuses ne doivent pas être liées au pouvoir de l'Etat. Chacun doit être entièrement libre de prêcher n'importe quelle religion, ou de n'en admettre aucune, c'est-à-dire d'être athéiste, comme l'est d'habitude chaque socialiste. L'existence de différences dans les droits des citoyens selon leurs croyances religieuses est totalement inadmissible. Il est absolument indispensable de supprimer toute mention de la religion professée par le citoyen dans les documents officiels. L'Etat ne doit subventionner ni l'Eglise, ni les sociétés religieuses, ces dernières ayant à devenir des ligues de partisans de même croyance, absolument autonomes et indépendantes du pouvoir. C'est seulement en satisfaisant toutes ces exigences qu'il sera possible de rompre avec le passé honteux et maudit, où l'Eglise se trouvait dans une dépendance médiévale de l'Etat et où les citoyens russes subissaient la même dépendance par rapport à l'Eglise ; où le pays était régi par des lois moyenâgeuses et inquisitoriales (subsistant encore actuellement dans notre Code et nos règlements), lois poursuivant l'homme pour sa foi ou son absence de foi religieuse, violant sa conscience, obligeant les fonctionnaires de l'Etat de distribuer cette « eau-de-vie cléricale-officielle » aux masses.

La séparation complète entre l'Etat et l'Eglise, voilà l'exigence présentée à l'Etat et à l'Eglise d'aujourd'hui par le prolétariat socialiste.

La Révolution russe doit réaliser cette exigence comme une partie nécessaire de la liberté politique. Cette réalisation est d'autant plus possible en Russie que notre révolution se trouve dans des conditions particulièrement avantageuses sous ce rapport, étant donné que l'ignominie officielle de l'autocratie politique et féodale a engendré un mécontentement, une effervescence et des protestations dans le milieu du clergé lui-même. Malgré l'état d'esprit extrêmement arriéré et hébété du clergé orthodoxe russe, le tonnerre de la chute du vieux régime féodal en Russie n'a pas eu lieu sans le secouer de son sommeil. On voit ce même clergé adhérer à ceux qui réclament la liberté, se dresser contre l'arbitraire bureaucratique, contre les investigations policières imposées aux « serviteurs de Dieu ». Nous, socialistes, devons soutenir ce mouvement, conduisant jusqu'au bout les revendications des gens honnêtes et sincères du clergé, pre-

nant au mot leurs propos sur la liberté, exigeant d'eux la rupture entière et décisive avec la police.

De deux choses l'une : ou vous êtes sincères, et, de ce fait, partisans de la séparation complète entre l'Eglise et l'Etat, entre l'Ecole et l'Eglise, prêts à déclarer la religion affaire privée de chacun ; ou vous n'acceptez pas ces exigences conséquentes de liberté — et c'est que vous êtes encore les prisonniers des traditions inquisitoriales, c'est que vous recherchez encore les petites places tranquilles de l'administration et les sinécures officielles, c'est que vous ne croyez pas en la force spirituelle de votre arme, continuant à accepter des pourboires de l'Etat — et, dans ce cas, les ouvriers conscients de toute la Russie vous déclarent une guerre sans merci.

Par rapport au parti du prolétariat socialiste, la religion n'est pas une affaire privée. Notre parti est l'union de militants conscients d'avant-garde, luttant pour l'affranchissement de la classe ouvrière. Une telle union ne peut et ne doit se comporter avec indifférence envers l'inconscience, l'obscurantisme et les ténèbres prenant forme de croyances religieuses.

Nous exigeons la séparation complète entre l'Eglise et l'Etat pour combattre le brouillard religieux d'une façon purement et exclusivement spirituelle — par notre presse, par nos paroles. Nous avons fondé notre ligue, le parti social-démocrate russe, entre autres précisément pour lutter contre toute mystification religieuse des ouvriers. Pour nous, une lutte d'idées n'est pas une affaire privée, mais une question du parti et du prolétariat.

S'il en est ainsi, pourquoi ne nous déclarons-nous pas athées dans notre programme ? Pourquoi ne défendons-nous pas aux chrétiens et aux croyants d'adhérer à notre parti ?

La réponse à ces questions doit faire comprendre la différence très importante entre la manière démocratique bourgeoise et la manière social-démocrate (1) de poser la question de la religion.

Tout notre programme est basé sur une conception scientifique, et, en outre, matérialiste. C'est pourquoi l'exposé de notre programme comprend nécessairement l'explication des vraies racines historiques et économiques du mirage religieux. Notre propagande implique nécessairement la propagande de l'athéisme ; la publication d'une littérature scientifique appropriée, sévèrement interdite et poursuivie jusqu'à ce jour par le pouvoir autocratique et féodal, doit devenir dorénavant un des domaines de notre travail politique. Il nous faudra maintenant très probablement suivre le conseil donné jadis par Engels aux socialistes allemands : traduire et largement propager la littérature éducatrice et athéiste française du XVIII^e siècle.

Mais, dans aucun cas, nous ne devons dévier en posant la question religieuse d'une façon abstraite, idéaliste, « raisonnable », en dehors

de la lutte de classe, manière qu'emploient souvent les démocrates radicaux de la bourgeoisie. Il serait insensé de croire que dans une société basée sur l'exploitation et l'aviilissement des masses ouvrières, un moyen de pure propagande suffirait à dissiper les préjugés religieux. Il faut être borné comme un bourgeois pour oublier que le joug de la religion sur l'humanité n'est que le produit et le reflet du joug économique existant dans la société. Aucune littérature, aucun sermon n'éclaireront le prolétariat, s'il n'est éclairé par sa propre lutte contre la puissance mystérieuse du capitalisme. L'unité dans cette véritable lutte révolutionnaire menée par la classe opprimée pour la création du paradis sur terre, est pour nous beaucoup plus importante que l'unité dans les conceptions des prolétaires à propos du paradis aux cieux.

Voilà pourquoi nous ne déclarons pas et ne devons pas déclarer notre athéisme dans notre programme ; voilà pourquoi nous ne défendons pas aux prolétaires ayant conservé tels ou tels restes d'anciens préjugés de se rapprocher de notre parti. Nous ne cesserons jamais de propager des doctrines scientifiques, de lutter avec l'inconséquence des diverses sortes de « chrétiens », — mais il ne s'ensuit pas de tout cela que nous devons accorder à la question religieuse la première place, qui ne lui revient pas, que nous devons admettre le morcellement des forces nécessaires à une lutte véritablement révolutionnaire, économique et politique, pour des opinions de troisième ordre, des absurdités, vouées à perdre bientôt toute importance politique et à être rejetées comme déchet par le cours même du développement économique.

La bourgeoisie réactionnaire a eu partout soin, et commence à avoir soin actuellement chez nous, d'allumer des haines religieuses en vue de détourner l'attention des masses des questions économiques et politiques, d'importance primordiale, que le prolétariat de toute la Russie, pratiquement uni dans sa lutte révolutionnaire, est en train de résoudre. Cette politique réactionnaire de démembrement des forces prolétariennes, se manifestant pour l'instant essentiellement dans les pogromes organisés par les « bandes noires », peut trouver demain des formes plus perfectionnées. Pour ce qui nous concerne, nous lui opposons une propagande tranquille, soutenue et patiente de solidarité prolétarienne et de conception scientifique, étrangère à toute provocation de discordes secondaires.

Le prolétariat révolutionnaire obtiendra un jour que la religion soit véritablement considérée comme affaire privée par l'Etat. Et c'est dans ce régime politique, débarrassé de toute moissure moyenâgeuse, que le prolétariat entamera une large lutte ouverte pour l'abolition de la servitude économique, seule source véritable de mystification religieuse de l'humanité.

3 décembre 1905.

N. Lénine.

(1) On dirait aujourd'hui communiste.— N. D. L. R.

Lénine et l'ancienne "Iskra"

La personnalité, la vie, l'œuvre, les idées de Lénine ont déjà servi de thèmes à des milliers d'ouvrages, en Russie, d'autant plus nombreux qu'il n'y a que des profits à tirer de tels exercices. Nous devons à la vérité de dire que les quatre-vingt-dix-neuf centièmes de ces « travaux », qui ne sont en général que des délayages, des compilations ou des dithyrambes, sont bons à mettre au pilon. Nos camarades russes le reconnaissent, heureusement, à chaque occasion. Et les chroniques bibliographiques sont riches de critiques cinglantes à l'adresse des pâles copistes qui « tirent à la ligne » sur le sujet du jour, exploitant sans décence l'inépuisable filon.

Dans la demi-douzaine d'écrits sur Lénine qui ont chance de durer, il faut compter les pages de Trotsky réunies en Russie sous le titre : Sur Lénine, — (Matériaux pour biographie), et récemment publiées en français (Lénine, Ed. de la Librairie du Travail). Il ne s'agit pas d'un livre à proprement parler, mais bien d'un recueil de « matériaux », comme le modeste sous-titre l'indique, — de souvenirs, de notes, d'idées.

Ces matériaux sont d'un grand prix. Si Trotsky avait prétendu donner, en les donnant, toute sa contribution à l'histoire de Lénine et du rôle de celui-ci, on devrait lui adresser de sérieuses critiques, dont Victor Serge a formulé quelques-unes dans Clarté. Mais encore une fois, le Lénine de Trotsky n'est pas une « œuvre » dans l'acception littéraire du terme. On ne doit pas y chercher ce

que l'auteur ne s'est pas proposé d'y mettre. Trotsky a écrit ces notes à un moment non favorable aux éclaircissements historiques ; toute allusion aux différends des deux dernières décades soulève actuellement, dans le Parti bolchévique, des passions et des haines telles que mieux vaut ne pas toucher des points si sensibles, jusqu'à des temps meilleurs.

L'ouvrage mérite une analyse étendue. En attendant de publier celle-ci, nous reproduisons quelques pages du premier chapitre, d'un intérêt très élevé. Ce chapitre traite de la première Iskra, l'organe pour ainsi dire initial du bolchévisme, et des circonstances où s'est produite la scission historique de la social-démocratie russe. On y voit le Lénine disciple des maîtres de la social-démocratie russe « prendre sa mesure » et devenir maître à son tour. Cette étude sur Lénine et l'ancienne « Iskra » est si nuancée, si riche d'allusions subtiles, qu'elle mérite plusieurs lectures. Nous espérons que nos extraits inciteront à prendre connaissance du tout.

Les tristes représentants du néo-léninisme, appliquant à toutes choses leur horrible vulgarité, présentent le déchirement social-démocrate russe de 1903 comme la sélection élémentaire des bons parmi les mauvais, des communistes parmi les socialistes. La vérité historique est infiniment plus complexe. Et les pages de Trotsky aideront les révolutionnaires attentifs et scrupuleux à s'en rendre compte.

Lénine arriva à l'étranger dans sa maturité, à l'âge de trente ans. En Russie, dans les cercles d'étudiants, dans les premiers groupes de la social-démocratie, dans les colonies de déportés, il avait occupé la première place. Il ne pouvait pas ne pas sentir sa force, déjà pour cette simple raison que tous ceux qu'il rencontrait, et avec qui il travaillait, la reconnaissaient. Il partit pour l'étranger déjà en possession d'un très important bagage théorique, avec une sérieuse provision d'expérience politique et tout animé de cette tension vers le but qui constituait sa véritable nature spirituelle. A l'étranger, il devait d'abord collaborer avec le Groupe de l'Emancipation du Travail, et, avant tout, avec Plékhanov, le profond et brillant commentateur de Marx, le maître de plusieurs générations, théoricien, politique, publiciste, orateur qui s'était fait un nom européen et des liaisons dans toute l'Europe. A côté de Plékhanov se trouvaient deux grandes autorités : Zassoulitch et Axelrod. Non seulement son héroïque passé mettait en avant Vera Ivanovna, mais c'était un esprit des plus pénétrants, d'une large instruction, principalement historique, et d'une rare intuition psychologique. Par l'intermédiaire de Zassoulitch s'était faite, en son temps, la liaison du « Groupe » avec le vieux Engels. A la différence de Plékhanov et de Zassoulitch, qui étaient plus étroitement liés avec le socialisme latin, Axelrod représentait dans le « Groupe » les idées et l'expérience de la so-

cial-démocratie allemande. Cette différence des « sphères d'influence » s'exprimait même par les lieux de résidence. Plékhanov et Zassoulitch habitaient surtout à Genève ; Axelrod à Zurich. Axelrod s'était concentré sur les questions de tactique. Il n'a pas donné, on le sait, une seule étude de théorie ou d'histoire. En général, il écrivait peu. Mais ce qu'il écrivait traitait presque toujours des questions de tactique du socialisme. Dans ce domaine, Axelrod montrait de l'originalité et de la pénétration. D'après les nombreuses conversations que j'eus avec lui (pendant un temps, nous fûmes très liés, lui et moi, ainsi qu'avec Zassoulitch), je me figure nettement que bien des choses écrites par Plékhanov sur des questions de tactique furent le résultat d'un travail collectif et que, dans ce travail, la part d'Axelrod est beaucoup plus importante qu'il n'apparaît d'après les documents imprimés. Axelrod lui-même avait dit plus d'une fois à Plékhanov, chef indiscutable et affectionné du « Groupe » (jusqu'à la rupture en 1903) :

— Toi, Georges, tu as la trompe longue, tu arrives à décrocher tout ce dont tu as besoin...

Axelrod, on le sait, avait écrit la préface d'un manuscrit envoyé de Russie par Lénine : *Les Tâches des Social-Démocrates de Russie*.

Par cet acte, le « Groupe » adoptait en quelque sorte le jeune et doué travailleur russe, mais en

même temps, cela prouvait qu'on le considérait comme un disciple. C'est précisément en qualité de disciple que Lénine arriva à l'étranger, avec deux autres élèves.

Je n'ai point assisté aux premières rencontres des élèves avec les maîtres, à ces entretiens où fut élaborée la ligne essentielle de l'Iskra. Il n'est pourtant pas difficile de comprendre, à la lumière des observations sur le semestre que je viens de décrire, et particulièrement à la lumière du 2^e Congrès du Parti, que la gravité du conflit, en dehors des questions de principe qui commençaient à peine à se poser, avait pour cause l'inexactitude du jugement porté par les anciens sur la croissance et la signification de Lénine.

Durant le 2^e Congrès et immédiatement après, l'indignation d'Axelrod et des autres membres de la rédaction contre Lénine s'accompagnait d'un certain étonnement :

— Comment avait-il osé aller si loin ?

La surprise grandit encore quand, après la rupture de Plékhanov avec Lénine, qui suivit de près le Congrès, Lénine continua néanmoins à mener la bataille.

L'état d'esprit d'Axelrod et des autres pourrait peut-être s'exprimer en ces termes : « Quelle mouche l'a donc piqué ? »

« Il n'y a pourtant pas si longtemps qu'il est arrivé à l'étranger, disaient les anciens ; il est arrivé en qualité de disciple et c'est ainsi qu'il s'est présenté (Axelrod insistait particulièrement sur ce point dans ce qu'il raconta sur les premiers mois de l'Iskra). D'où vient donc tout à coup cette belle assurance ? Quelle est cette audace ? », etc.

Ensuite, on cherchait à deviner ses desseins : il s'était préparé un terrain en Russie, il n'était pas étonnant que tous les moyens de liaison fussent entre les mains de Nadejda Konstantinovna ; c'était là-bas que tout doucement l'on travaillait l'opinion des camarades russes contre le Groupe de l'Emancipation du Travail. Zassoulitch n'était pas moins indignée que les autres, mais peut-être comprenait-elle un peu mieux. Ce n'était pas en vain qu'elle avait dit à Lénine que, quand il mordait, « il ne lâchait plus », en quoi il se distinguait de Plékhanov. Et qui sait l'impression qu'avait pu produire cette parole en son temps ? Lénine ne s'était-il pas répété : « Oui, c'est vrai ; qui connaîtrait mieux Plékhanov que Zassoulitch ? Il mordille, il tire, et il abandonne sa proie ; or, il ne s'agit pas du tout de mordiller pour lâcher ensuite... Il faut mordre et tenir bon ».

Dans quelle mesure et dans quel sens il pourrait être vrai que Lénine ait préalablement « travaillé » l'opinion des camarades en Russie, c'est Nadejda Konstantinovna (1) qui nous le raconterait mieux que personne. Mais, dans un sens plus large et sans invoquer des faits précis, on peut dire que cette préparation des esprits eut lieu. Lénine songeait toujours au lendemain quand il établissait et affermissait les bases de l'aujourd'hui. Sa pensée créatrice ne se refroidissait jamais et sa vigilance ne s'endormait pas. Et quand il fut convaincu que le Groupe de l'Emancipation du Travail n'était pas capable de prendre entre ses mains la direction immédiate de l'avant-garde prolétarienne pour organiser le combat, devant la révolution qui approchait, il tira de là toutes les conclusions qui s'imposaient à lui. Les anciens s'y trompèrent, et pas seulement les anciens ; celui qu'ils trouvaient devant eux n'était plus simplement un jeune travailleur d'un esprit remarquable, à qui Axelrod accordait la distinction d'une

(1) Kroupskaïa, femme de Lénine. — N. d. l. R.

préface amicalement protectrice ; c'était un chef, tout entier tendu vers son but et qui, ce me semble, se sentait définitivement devenu chef, lorsque, dans son travail, il se trouvait coude à coude avec les anciens, avec les maîtres. Il avait constaté qu'il était plus fort et plus indispensable qu'eux. Il est vrai qu'en Russie aussi, Lénine, selon l'expression de Martov, était le premier entre ses pairs. Mais il s'agissait alors uniquement des premiers cercles social-démocrates, des jeunes organisations. Les réputations en Russie avaient encore un caractère provincial ; combien l'on comptait alors de Lassalle russes, de Bebel ! Le Groupe de l'Emancipation du Travail, c'était autre chose ; Plékhanov, Axelrod et Zassoulitch se trouvaient au même rang que Kautsky, Lafargue, Guesde et Bebel, le véritable Bebel allemand. En mesurant dans le travail ses forces aux leurs, Lénine prit sa mesure européenne. C'est précisément dans ses différends avec Plékhanov, lorsque la rédaction se groupait sur deux axes, c'est alors que Lénine dut acquiescer cet endurcissement dans son assurance sans lequel, plus tard, il n'aurait pas été Lénine.

Or, les différends avec les anciens étaient inévitables. Ce n'est pas parce que l'on se trouvait, de prime abord, en présence de deux conceptions différentes du mouvement révolutionnaire. Non, dans cette période, il n'en était pas encore ainsi. Mais le côté même par lequel on abordait les événements politiques, les tâches d'organisation et, en général, toutes les besognes pratiques, et par lequel, conséquemment, on abordait la révolution prochaine, était profondément distinct pour l'un et pour l'autre camp. Les anciens, à cette époque-là, avaient déjà passé dans l'émigration une vingtaine d'années. Pour eux, l'Iskra et Zaria étaient avant tout des entreprises de presse. Mais pour Lénine, c'était l'instrument direct de l'action révolutionnaire. Dans Plékhanov, comme cela apparut quelques années plus tard, en 1905-1906, et encore plus tragiquement à l'époque de la guerre impérialiste, au fond de Plékhanov, il y avait un sceptique de la révolution ; il considérait de haut cette tension vers le but qui caractérisait Lénine, et il avait à ce sujet dans son sac plus d'une plaisanterie indulgentement venimeuse. Axelrod, comme je l'ai déjà dit, se tenait plus proche des problèmes de la tactique, mais sa pensée s'obstinait à ne pas sortir du cercle des questions de préparation à la préparation. Axelrod, assez souvent, analysait avec un très grand art les tendances et les nuances à l'intérieur des divers groupes socialistes des intellectuels révolutionnaires. C'était un homéopathe de la politique pré-révolutionnaire. Ses méthodes et ses procédés avaient un caractère de laboratoire, de pharmacie. Les quantités sur lesquelles il opère sont toujours infiniment petites : les groupes qu'il étudie, il est obligé de les mettre sur une balance de précision, en regard des poids les plus minuscules. Ce n'est pas en vain que L. G. Deutch rapprochait Axelrod du type de Spinoza ; et ce n'est pas en vain que Spinoza était tailleur de diamants ; ce travail se fait, on le sait, à la loupe. Or, Lénine prenait les événements et les rapports sociaux en gros, il habitait sa pensée à saisir des masses sociales et par là il reflétait l'image de la révolution en marche qui surprit à l'improviste et Plékhanov et Axelrod.

Lénine arriva à l'étranger non point comme un marxiste « en général », non point pour un travail de littérature révolutionnaire « en général », non simplement pour continuer le travail de vingt ans du Groupe de l'Emancipation du Travail. Non, il arriva comme un chef virtuel ; non comme un chef « en général », mais comme le chef de cette

révolution qui allait croissant, qu'il sentait, qu'il palpait. Il arriva pour préparer, dans le laps de temps le plus court possible, les idées et l'appareil d'organisation de cette révolution. Et quand je parle de sa tension vers le but, tout à la fois irénétique et disciplinée, je ne l'entends pas dans le sens où lui, Lénine, se serait efforcé de concourir au triomphe « final » ; non, ce serait une phrase trop générale et vide — mais je l'entends dans ce sens concret, direct, immédiat qu'il se donna un but pratique : accélérer l'arrivée de la révolution et en assurer la victoire. Quand Lénine, dans son travail à l'étranger, se trouva coude à coude avec Plékhanov, lorsque disparut entre eux ce que les Allemands appellent gravement « la distance », il ne pouvait pas ne pas être lumineux pour « le disciple » que, dans la question selon lui essentielle à son temps, il n'avait presque rien à apprendre de son maître et que, même, ce maître temporisateur par scepticisme était capable d'enrayer de son autorité le travail salubre et de lui arracher à lui, Lénine, de plus jeunes collaborateurs. De là le soin vigilant que mit Lénine à s'occuper de la composition de la rédaction, de là cette combinaison des « sept » et des « trois », de là son effort pour détacher Plékhanov du Groupe de l'*Emancipation du Travail*, pour créer une direction ternaire, dans laquelle Lénine « aurait » toujours Plékhanov, sur les questions de théorie révolutionnaire, et Martov, sur les questions de politique. Les combinaisons personnelles pouvaient changer ; mais « l'anticipation » restait immuable dans l'essentiel et, finalement, elle prit forme en chair, en os et en sang.

Au 2^e Congrès, Lénine conquiert Plékhanov, mais sans espoir de le garder longtemps ; en même temps, il perdit Martov, et ce fut pour toujours. Plékhanov avait évidemment senti quelque chose au 2^e Congrès ; du moins dit-il alors à Axelrod, en réponse aux amers reproches de celui-ci et à l'étonnement que lui inspirait l'alliance de Plékhanov avec Lénine : « C'est de cette pâte que l'on fait les Robespierre ! » Je ne sais si cette phrase remarquable a jamais été citée dans la presse et si elle est même connue dans le Parti ; mais j'en garantis l'authenticité. « C'est de cette pâte que l'on fait les Robespierre ! » Et même quelque chose de plus, Georges Valentinovitch ! a répondu l'histoire. Mais évidemment, cette révélation de l'histoire pâlit bientôt dans la conscience de Plékhanov lui-même. Il rompit avec Lénine, il revint au scepticisme et aux plaisanteries venimeuses qui, d'ailleurs, avec le temps, perdirent de leur venin.

Mais dans l'anticipation « scissionniste », il ne s'agissait pas seulement de Plékhanov, pas seulement des anciens. Par le second Congrès s'achevait en quelque sorte le stade primaire de la période préparatoire. Cette circonstance que l'organisation de l'*Iskra* se scinda d'une façon tout à fait inattendue au Congrès, qu'elle fut divisée en deux parts presque égales, cette circonstance en elle-même prouve que, dans le stade primaire, il y avait eu encore bien des réticences. Le parti de classe n'en était encore tout juste qu'à percer la coquille du radicalisme intellectuel. Le courant qui apportait les intellectuels au marxisme ne s'était pas encore interrompu. Le mouvement étudiant, par son flanc gauche, touchait à l'*Iskra*. Dans les milieux de la jeunesse intellectuelle, surtout à l'étranger, les groupes qui donnaient leur concours à l'*Iskra* étaient très nombreux. Tout cela était encore bien vert, peu mûr, et, dans la majorité des cas, instable. Les étudiantes attachées à l'*Iskra* posaient alors à un conférencier cette question : « Une camarade de l'*Iskra* a-t-elle

le droit d'épouser un officier de marine ? » Au 2^e Congrès, il n'y eut que trois ouvriers ; encore ne les avait-on pas fait venir sans peine. L'*Iskra*, d'une part, réunissait et éduquait un cadre de révolutionnaires professionnels et attirait sous son drapeau de jeunes ouvriers animés d'un esprit héroïque. D'autre part, des groupes considérables d'intellectuels ne faisaient que passer à travers l'*Iskra*, pour muer bientôt et se transformer en « émancipateurs ». L'*Iskra* avait du succès non seulement comme organe marxiste du parti prolétarien en construction, mais aussi, simplement, comme publication de combat politique, d'extrême-gauche, qui n'était pas embarrassée pour trouver des mots violents. Les éléments les plus radicaux de l'intelligence acceptaient, dans leur premier élan, de lutter pour la liberté, sous le drapeau de l'*Iskra*. Et cependant, l'esprit progressiste-pédagogique des intellectuels, qui les maintenait dans la méfiance à l'égard des forces du prolétariat, esprit qui avait trouvé auparavant son expression dans « l'économisme », était arrivé maintenant, et cela d'une façon assez sincère, à prendre la couleur de l'*Iskra*, sans rien changer à sa propre essence. A la fin des fins, la brillante victoire de l'*Iskra* était beaucoup plus large que ne l'étaient ses conquêtes réelles. Je ne me charge pas de juger pour l'instant dans quelle mesure Lénine s'en rendait compte clairement et complètement avant le 2^e Congrès, mais en tout cas, il y voyait plus clair et plus complètement que personne. Dans ces états d'esprit assez variés qui se groupaient sous le drapeau de l'*Iskra*, trouvant leur reflet dans la rédaction même, Lénine était le seul à représenter le demain, avec toutes ses rudes tâches, ses cruels conflits et ses innombrables victimes. De là sa vigilance et ses suspicions de combattant. De là cette façon de poser nettement les questions d'organisation, qui a trouvé son expression symbolique dans la question des adhésions de membres au Parti. (§ 1^{er} des Statuts.)

Il est tout à fait naturel qu'au 2^e Congrès, qui se préparait à récolter les fruits des victoires spirituelles de l'*Iskra*, ce soit Lénine qui commença le travail d'une nouvelle distribution, d'une nouvelle sélection, plus exigeante, plus sévère. Pour se décider à une telle démarche, en ayant contre soi la moitié du Congrès, Plékhanov n'étant qu'un demi-allié, et peu sûr, tous les autres membres de la rédaction étant des adversaires déclarés et décidés ; pour se résoudre, en de telles conditions, à une nouvelle sélection il fallait avoir déjà une foi tout exceptionnelle non seulement en sa cause, mais en ses forces.

Cette foi, Lénine la dut à ce jugement sur lui-même, vérifié par l'expérience, qui résulta de sa collaboration avec les « maîtres » et des premiers éclairs qui annoncèrent les prochains orages du conflit et le fracas de la scission.

Il fallait toute cette puissante tension vers le but de Lénine pour entreprendre une telle œuvre et la mener jusqu'au bout. Lénine, infatigablement, tendait la corde de l'arc jusqu'à la limite, jusqu'à l'impossible, et, en même temps, tâta prudemment du doigt ; n'y avait-il pas fléchissement, menace d'éclatement ? — Impossible de tendre à ce point, l'arc va se briser ! criaient-ils de divers côtés. — Il n'éclatera pas, répondait le maître archer. Notre arc est fait de cette matière prolétarienne qui ne rompt pas ; quant à la corde du Parti, il faut la tendre encore et encore, car nous devons envoyer très loin la lourde flèche !

5 mars 1924.

Léon Trotsky.

Chronique de la Vie soviétique

Tribulations syndicales

La Révolution n'a que faire des flagorneries. Elle a besoin de collaboration, de soutien, et par conséquent de vérité. Car sans la connaissance de la vérité, quelle aide ses partisans pourraient-ils lui donner ?

La presse soviétique, bien que non sans reproches, a le mérite indiscutable de rapporter bien des vérités. Elle a raison de ne pas craindre l'usage que nos adversaires peuvent en faire. Car ce n'est pas la révélation du mal qui est nuisible, mais le mal lui-même. Et le mal ne sera guéri que si on le connaît.

Voici, tirée de la Pravda du 22 septembre, une histoire caractéristique, prise entre mille, entre dix mille. Nous disons : caractéristique. Il est évident que si la Pravda, et nous derrière elle, publiait des faits exceptionnels, ces faits n'auraient pas de valeur démonstrative et ne mériteraient que l'attention de spécialistes, non de la masse, quand la Pravda veut forcer l'attention de la masse, elle met en lumière des faits de caractère général.

Ceux rapportés ci-dessous présentent un aspect de la vie ouvrière russe telle qu'elle est. Ils sont intéressants surtout par la présentation de l'inévitable enchevêtrement bureaucratique d'instances, de sous-instances, d'organes, de sous-organes, de comités, de commissions, de bureaux, qui s'interpose entre la classe ouvrière et le pouvoir. A noter que l'ouvrier mis en cause est évidemment un type au-dessus de la moyenne, par l'acharnement qu'il met à se faire rendre justice : bon nombre de ses frères de labeur sont trop résignés pour faire en sorte que leur voix soit entendue et que la Pravda, un beau matin, y fasse écho.

Cette affaire commença en avril 1925 : le camarade Golger, ouvrier des ateliers de coupe du Trust des Cuirs du Caucase Septentrional, à Rostov-sur-le-Don, avait exprimé son indignation contre une allocation indûment allouée par la Caisse d'Assurance à la femme du secrétaire de cellule. Voici cinq mois déjà qu'elle dure et, pendant ce temps, le dossier a pu s'augmenter d'une multitude de procès-verbaux, d'extraits de déclarations et de conclusions sans fin.

C'est le 15 avril que la foudre éclata sur la tête du camarade Golger. On renvoya 27 ouvriers, dont lui. Le renvoi d'un ouvrier qualifié comme le camarade Golger, travaillant depuis de longues années sans une seule absence, sans avoir mérité aucun reproche, étonna grandement ses camarades. La chose était d'autant plus singulière que le camarade Golger a aussi des mérites révolutionnaires : 3 ans de front dans l'Armée rouge pendant la guerre civile.

Il déposa une plainte à la Commission des Conflits des ateliers en demandant d'être rétabli dans ses droits. La plainte ne fut même pas examinée. Il fallait une attestation qu'il n'avait subi aucun blâme et n'avait à son passif aucune absence : le chef de l'atelier, Edelson, refusa de la signer, et comme le camarade Golger revenait à la charge, il lui arracha le papier des mains et le déchira.

Enfin le 7 mai, c'est-à-dire trois semaines après le renvoi du camarade Golger, la Commission des Conflits daigna se réunir. Le lecteur peut voir là avec quelle vitesse vont les affaires dans cette commission. La partie ouvrière de la Commission, mise au courant, demanda la réintégration du camarade Golger. L'administration se déclara catégoriquement contre. Finalement, la question fut remise à la Chambre de conciliation. Le représentant de l'administration, le 19 mai, déclara purement et simplement : « Il ne sera pas repris » sans essayer de discuter ou de prouver le bien-fondé du renvoi. L'affaire passe alors en troisième

instance, au Tribunal d'arbitrage, qui, le 22 mai, trouve que le renvoi de Golger a été une erreur et invite à le réintégrer.

Ici entre en action une nouvelle figure, Koltoun, président du Syndicat du Cuir, qui joue dans cette histoire un rôle assez mystérieux. Golger, même après la décision du Tribunal d'arbitrage, n'est pas repris. Le Conseil syndical régional écrit plusieurs fois au Syndicat du Cuir pour l'inviter à rétablir Golger dans ses droits, mais rien n'est fait. Enfin, Koltoun est appelé au Conseil des Syndicats et, comme on lui pose catégoriquement la question, il invoque comme principal motif que les ouvriers de nationalité russe seront mécontents de la rentrée de Golger, qui est juif.

Golger, avisé, annonce cela aux ouvriers. Indignés, ils écrivent la déclaration suivante, suivie de 33 signatures : « Etant donné que le camarade Koltoun se refuse arbitrairement à mettre en exécution la décision du Tribunal d'arbitrage en prétendant qu'au point de vue national, il est impossible de réintégrer le camarade Golger, nous, ouvriers russes des ateliers de coupe, déclarons catégoriquement que c'est une absurdité, car nous ne sommes pas assez ignorants pour penser ainsi. »

Mais l'affaire est enterrée de nouveau pour reparaitre quelque temps après sur un autre terrain. Koltoun appelle le camarade Golger et lui offre du travail dans une autre entreprise, la 5^e Fabrique de Cuir. C'est un travail dans l'épave, nuisible pour la santé du camarade Golger. Il est néanmoins obligé de consentir pour avoir au moins quelque salaire.

Pendant ce temps, le camarade Golger, désespérant de trouver la justice dans les administrations locales, s'adresse au Comité Central du Syndicat des Cuirs. Ce dernier, le 27 juin, ordonne catégoriquement à sa section régionale du Caucase Septentrional « de prendre d'énergiques mesures pour réintégrer immédiatement et obligatoirement le camarade Golger dans sa place des ateliers de coupe ».

De son côté, le Commissariat du Travail de la R.S.F.S.R., le 29 juin, invite la section régionale du travail du Caucase Septentrional à faire exécuter la sentence du Tribunal d'arbitrage.

Mais l'Administration des ateliers de coupe ne se laisse pas influencer, même par le Commissariat du Travail. De nouveau, le camarade Golger est obligé de courir les autorités de Rostov pour chercher protection.

L'insistance et l'acharnement avec lesquels il réclame son droit ne plaisent sans doute pas à tout le monde. Au milieu de juillet, la question du camarade Golger est de nouveau reposée, cette fois, à la Conférence du Cuir de Rostov. La Conférence décide de l'exclure pour six mois du syndicat, pour prétendue offense aux membres du Présidium de la section régionale et au président Koltoun. En vain plusieurs camarades avaient-ils protesté pour réclamer un examen détaillé.

D'après le camarade Golger, les interventions en sa faveur n'ont pas toutes été fixées dans les procès-verbaux, et ces procès-verbaux eux-mêmes ont été dans la suite corrigés et raturés. Il nous semble, entre autres, que la Conférence a été influencée par la déclaration mensongère d'un certain Schultz, accusant Golger d'avoir promis une place à une jeune fille et de l'avoir violée. Golger poursuivit Schultz en justice, et ce dernier fut condamné pour diffamation à un mois de prison avec

sursis. Il est à noter que le Syndicat des Cuirs refusa longtemps de remettre à Golger une copie du procès-verbal de la Conférence.

L'affaire n'est pas terminée. Il a été versé beaucoup d'encre par toutes sortes de services, et pourtant Golger n'est pas encore réintégré. Le cas est absolument scandaleux et soulève les justes récriminations des ateliers de coupe et de l'usine.

Maintenant, la parole est au Conseil Central des Syndicats. Nous espérons qu'il mènera l'affaire à bon terme. Tous les faits ont été établis exactement et les coupables doivent être sévèrement punis.

PRAVDA.

Une nouvelle religion ?

Un communiste russe de passage à Paris nous a remis les notes suivantes, écrites à Moscou pendant l'événement qu'elles relatent. La « bolchévisation » ne lui permet évidemment pas de signer ouvertement. Espérons que notre mouvement connaîtra bientôt des méthodes d'organisation permettant aux militants éprouvés de s'exprimer sans être contraints de voiler leur personnalité.

1^{er} novembre. — Frounzé, commissaire du peuple à la Guerre et à la Marine, est mort hier soir.

Ce matin, ordre de la milice, aussitôt exécuté, à toutes les maisons, de sortir les drapeaux bordés de noir. Les passants se demandent : Qui donc de grand est mort ?

Le soir, édition spéciale de la *Velchernia Moskva*.

Aujourd'hui dimanche, la *Pravda* consacre près de trois pages sur six de texte aux communiqués du gouvernement, du Comité central du Parti communiste, du Comité Exécutif de l'Internationale Communiste, du Comité Exécutif de l'Internationale des Jeunesses Communistes, du Conseil militaire révolutionnaire de l'Union, de la Commission des obsèques : les souvenirs personnels et, enfin, la biographie du mort complètent le tout.

La *Rabotchaia Gazeta* a fait mieux : elle est entièrement consacrée, de la première à la dernière ligne inclusivement, à Frounzé.

Depuis le matin, exposition du corps à la Maison des Syndicats ; le public défile ; l'après-midi, les petits pionniers, tambours battants, s'y rendent ; les rues centrales sont barrées pour laisser passer des manifestations d'où émergent des drapeaux à lettres d'or.

2^e novembre. — Le défilé continue devant le corps. On rencontre en ville des « commandants rouges », qui, par groupes, selon toutes les règles de la tenue protocolaire, capotes jusqu'aux talons, raides, sans se parler, se rendent à la Maison des Syndicats. Les magasins, y compris les magasins privés, ont mis à l'étalage, avec les harengs ou les chaussures, le portrait encrepé de Frounzé.

La *Velchernia Moskva* d'aujourd'hui : partout, meetings, « soirées de souvenirs » ; deux artistes prennent le masque du mort ; deux cent mille personnes ont défilé hier devant le corps ; photographie de son épée et de son casque ; ordre de la procession pour demain : le commandant des troupes de Moscou, les délégations avec couronnes, l'orchestre, les drapeaux, le corps, la famille, le Comité Central et la Commission Centrale de Contrôle du Parti Communiste, le Bureau du Comité Central Exécutif de l'Union, le Conseil des Commissaires du Peuple de l'Union, les membres du Comité Central Exécutif de l'Union, le Comité Central Exécutif et le Conseil des Commissaires du Peuple des Républiques Unies, le Con-

seil militaire révolutionnaire de l'Union, le Comité et la Commission de Contrôle de Moscou, le Comité Exécutif de la Province et le Soviet de Moscou, le Bureau de la G. G. T. et de l'Union des Syndicats de Moscou, le Comité Central des Jeunesses, les délégations ouvrières des localités ou Frounzé milita autrefois, l'escorte des troupes de la garnison, toutes armes représentées ; enfin, la population par quartiers.

À 13 heures, inhumation sur la place Rouge, et salves d'artillerie dans toutes les garnisons de l'Union.

Le 3 novembre est jour de deuil dans l'Union : tout chômage, usines, administrations, écoles. Ce soir, à la sortie des usines, des agitateurs rassemblent des meetings volants, proclament des « mots d'ordre », ordonnent « une minute de recueillement ». On se découvre. Les enfants des écoles sont conduits en rangs, dans la tempête de neige, à la Maison des Syndicats. Devant les magasins où se vend la vodka, à 40°, les queues sont plus longues : c'est demain jour de repos payé, inespéré.

Le marxisme, dit-on, diminue le rôle des individus. Mais si le Parti communiste a le mépris de l'individu « masse », il commence à avoir le culte des héros. Le mausolée de Lénine, avec son corps embaumé, avec son toit mystérieusement éclairé, ses sentinelles en armes, au pied du Kremlin où flotte un drapeau également illuminé, évoque plutôt la tombe de Mahomet ou de Tamerlan, que celle d'un « guide des ouvriers et des paysans ».

Lénine était un héros. Maintenant, on les fabrique : Frounzé était un stratège de génie, un révolutionnaire d'une fermeté extraordinaire, un brave à toute épreuve, — ainsi écrit-on. Mais tous ceux qui l'ont connu savent qu'il était un homme de troisième plan et qu'il s'était conduit en prison d'une façon telle que la *Société des anciens forçats politiques* refusa de l'admettre comme membre ; il avait eu, en effet, la faiblesse d'adresser une supplique aux autorités. Certes, on peut et on doit excuser une défaillance, surtout quand il s'agit d'un homme qui, par ailleurs, a rendu des services. Mais qu'on ne travestisse pas la vérité, et qu'on ne fabrique pas artificiellement des « héros ».

Il y a une dizaine de jours, c'est pour le chef de la milice (préfet de police) de Moscou, mort d'un accident d'automobile, que les maisons devaient, par ordre, hisser le drapeau de deuil. De plus en plus, on s'évertue à habituer le peuple à une religion des « chefs ». Est-ce aussi un moyen détourné pour arriver au communisme ?

KIEVLIANINE.

La rédaction du Bulletin se permet d'ajouter un mot : il existe en Russie une Société des vieux bolcheviks, groupant les plus anciens membres du Parti ; cette Société a manifesté, à plusieurs reprises, sa réprobation devant les mises en scène à grand orchestre organisées à l'occasion des funérailles de certains camarades ; elle a réclamé pour les morts cette égalité que la société capitaliste refuse aux vivants ; elle a préconisé la simplicité des obsèques, l'incinération des cadavres, la suppression du faste, des musiques, des cérémonials, qui choquent profondément la classe ouvrière. Il nous paraît que la Société des vieux bolcheviks a eu tout à fait raison d'élever ainsi la voix et qu'il serait déplorable que celle-ci ne soit point écoutée. Les gens qui font profession de célébrer la « vieille garde » auraient ici une belle occasion de suivre ses conseils.

Permanence
du BULLETIN COMMUNISTE
123, rue Montmartre, Paris.
Tous les jours, de 17 à 20 heures.

Le Mouvement ouvrier international

FRANCE.

Les lettres du représentant de la C. G. T. U. à Moscou ont été lues avec un grand intérêt. Les militants communistes sérieux y ont trouvé le reflet de préoccupations communes, d'inquiétudes partagées par tous ceux dont le cœur bat pour la cause ouvrière et la Révolution, devant les néfastes déviations qui ont fait du Parti communiste français l'ombre de lui-même. Voici encore un document du même auteur, écrit quelques mois avant que celui-ci ne considérât la sincérité et la fidélité comme les préjugés contre-révolutionnaires, indifférents aux mathématiques propres que nous vult cette publication, nous avons exclusivement le souci de mettre des idées en circulation, sans nous préoccuper des variations du signataire ; il ne dépend pas de celui-ci que ce qui a été ne soit plus.

Moscou, le 3 janvier 1925.

Mon cher Rosmer,

J'ai tardé à te répondre parce que j'avais l'intention de vous écrire, à toi et à Monatte, une longue lettre, et tu n'ignores pas qu'en pareil cas, on remet toujours au lendemain et que cela dure quelquefois longtemps. Puis, je voulais savoir auparavant ce qu'on pensait dans les hautes sphères de votre aventure. Ce que je sais aujourd'hui, il est probable que vous le connaissez déjà, au moins en partie.

Tu m'as un peu amusé dans ta lettre quand tu dis : « Je suis rentré avec l'intention ferme de rester dans le Parti, de ne donner aucun prétexte à mon exclusion, et c'est le point de vue que j'ai fait adopter par nos amis » ; alors pourquoi avez-vous publié cette malheureuse brochure, car enfin c'est vous qui avez fourni le prétexte à votre exclusion. Vous saviez bien qu'on ne vous ralerait pas, attendu que le groupe Giraud, Treint et Cie veut demeurer le seul possible pour diriger le Parti et que le meilleur moyen, c'est de pulvériser à l'avance tous ceux qui sont susceptibles de constituer une nouvelle équipe de direction.

Dans l'état actuel des choses, je suis absolument convaincu que si les dirigeants de l'Internationale apercevaient une nouvelle équipe, un groupe de camarades, « dans la ligne » politique de l'I. C., la direction actuelle du Parti français, c'est-à-dire Suzanne Giraud, Treint et leurs familles, seraient balayés pas plus tard que le prochain Exécutif Elargi.

Je me demande encore à quoi vous voulez aboutir avec votre « lettre aux membres du Parti communiste » ? Vous n'avez certainement pas espéré obtenir, grâce à elle, la majorité dans le Parti, d'autant plus qu'après lecture, on ne sait pas ce que vous désirez, ce que vous proposez, on ne connaît pas votre programme si vous en avez un à opposer au Bureau Politique. Vous vous contentez de ronchonner, tout le monde comprend cela, mais vous n'avez pas apporté les critiques politiques que nous pouvions attendre de vous, exception faite toutefois pour l'attitude du Parti et de l'*Humanité* après la fusillade de Bizerte.

Autre chose de grave et d'impolitique, c'est votre façon d'expliquer que vous n'êtes pas trotskistes, parce que vous n'avez pas lu le discours aux vétérinaires et le nouvel ouvrage « 1917 », et vous dites plus loin que vous croyez que c'est plutôt Trotsky qui est dans la ligne léniniste. C'est, au moins illogique ; si vous ne connaissiez rien de la nouvelle discussion, vous ne pouviez pas dire qu'à votre avis c'est Trotsky qui a raison. Tous les camarades à qui j'ai donné votre brochure à lire m'ont fait remarquer votre inconscience sur ce point, notamment le camarade

Valetsky, du Parti polonais, qui est encore aujourd'hui traité de droitier par Treint-Suzanne, et qui m'a fait une critique serrée de votre lettre aux membres du Parti communiste.

Aujourd'hui, on est très rapidement traité de « trotskiste » ou d'« anti-trotskiste ». Je comprends que vous soyez des premiers, puisque Giraud est des seconds et que nous l'avons entendu traiter Trotsky de contre-révolutionnaire, petit-bourgeois, poseur, menchevik, etc., et affirmer qu'elle et ses amis n'avaient plus rien de commun avec lui. Personne n'en a dit autant en Russie. C'est d'ailleurs pour avoir protesté contre les insultes de Giraud que ce brave Toto s'est fait bannir.

Nous sommes certains qu'il y a des anti-trotskistes, mais est-ce qu'il y a vraiment des trotskistes ? Non, il y a des camarades qui approuvent Trotsky sur tel point et qui ne sont pas d'accord avec lui sur tels autres. Comment Monatte et Delagarde seraient-ils trotskistes s'ils connaissaient la grande discussion sur le rôle des syndicats, que Trotsky voulait militariser ? (1) Je suis bien certain qu'au moment de cette discussion ils auraient été avec Lénine contre Trotsky.

Et actuellement, il est bien difficile d'approuver la publication de « 1917 ». Le moins qu'on puisse dire, c'est que le besoin d'une nouvelle discussion ne se faisait pas sentir. La discussion de l'année dernière, de l'avis de tout le monde, a été très salutaire pour le Parti russe ; d'ailleurs, la plupart des revendications de l'opposition ont été adoptées par le Comité Central. J'ai vu l'année dernière, en Trotsky, un champion pour la lutte contre le bureau-bolchévisme qui épuise la Russie et empêche son industrie de produire à bon marché. Mais actuellement, dans cette discussion sur quelques points d'histoire, je ne suis pas compétent, je ne connais pas assez bien l'histoire du Parti bolchevik russe pour accepter d'être juge. Et puis, si Trotsky n'est pas d'accord sur la ligne politique actuelle de la direction du Parti russe et de l'I. C., ce n'est pas dans un livre d'histoire qu'il doit manifester son désaccord. Je ne pense pas qu'il espérait vaincre et obtenir une majorité dans le Parti contre le Zinoviev de 1924 en rappelant les fautes du Zinoviev de 1917.

Au lieu de publier votre brochure, vous auriez mieux fait, à la veille du Congrès du Parti français, de vous adresser collectivement à l'Internationale Communiste en lui exposant vos points d'accord et de désaccord avec le Bureau Politique du Parti français. Vous auriez ainsi renseigné l'I. C., et il est faux de dire qu'elle n'en aurait pas tenu compte, ne serait-ce que pour corriger les fautes du Parti français. Votre brochure vous a desservis, puisqu'elle vous a fait exclure, et elle a servi à la presse bourgeoise contre le Parti.

J'ai fait lire votre brochure à Losovsky. Il est actuellement au Caucase, où il achève de se guérir, et il est parti sans que nous ayons pu causer de votre exclusion. Je ne puis donc pas, comme tu le demandes, te dire l'opinion de Losovsky. Je ne crois pas qu'il approuve cette façon de bolcheviser le Parti. Je n'ai entendu personne, ni au

(1) Le plus curieux est qu'Herclé était le premier à ignorer cette « grande discussion ». Il l'avoua franchement au rédacteur du *Bulletin*, quand celui-ci lui demanda s'il avait lu les documents de l'époque, et lui montra que Trotsky n'avait jamais voulu « militariser » les syndicats, mais au contraire leur confier la gestion de l'économie. Herclé ne faisait pas alors de difficultés pour reconnaître sincèrement ses erreurs. — N. D. L. R.

Comintern, ni au Profintern, ni ailleurs, approuver votre exclusion. Maranne était à Moscou quand nous avons appris votre exclusion du Parti ; il n'a pas pu l'expliquer sérieusement à l'Exécutif, n'étant pas renseigné lui-même. Quoique l'Exécutif connaissait votre brochure, on a demandé par télégramme les raisons de votre exclusion. Th... m'a affirmé que Zinoviev avait chargé le camarade C... d'intervenir pour vous faire réintégrer tous les trois dans le Parti (2). Vous devez en savoir quelque chose aujourd'hui.

Je pense que vous ferez une faute très grave si vous ne demandez pas à être entendus tous les trois par le prochain Exécutif Elargi de l'I. C., devant qui vous devez faire appel. Des lutteurs comme vous ne doivent pas encaisser passivement, et c'est devant l'I. C. que vous devez vous défendre. Vous devez à tout prix vous faire réintégrer dans le Parti, car enfin, actuellement, il est impossible pour des révolutionnaires de travailler hors de l'I. C. et de l'I.S.R. Il est vrai que vous n'êtes pas hors de l'I.S.R., mais hors du Parti après avoir été exclus, ce n'est pas la même chose que d'être hors du Parti parce qu'on n'a pas encore adhéré. A propos, cela fait huit mois que j'ai demandé mon adhésion au Parti français et je n'ai pas encore de réponse. Mais si le Parti n'a pas besoin de moi, je n'insisterai pas davantage, et cela ne changera absolument rien à mon activité révolutionnaire. La direction actuelle du Parti est probablement décidée à n'accepter que ceux qui sont incapables du moindre jugement sur l'activité du Parti ou ceux qui s'engagent à l'avance à ne jamais formuler la moindre critique. Ce n'est pas mon cas, et, membre ou non du Parti, je ne pousserai pas le respect de la discipline au point d'accepter sans murmurer, comme mots d'ordre : toutes les fantaisies qui passent dans la tête de Treint.

Quoique éloigné de France, je suis attentivement le mouvement français au moyen d'une cinquantaine de journaux ou revues et je ne peux pas croire qu'un mot d'ordre comme celui du « tribunal révolutionnaire » corresponde à la situation. C'est complètement idiot de lancer un mot d'ordre aussi démagogique, destiné, après avoir servi la réaction, à tomber tout simplement à l'eau. Nous sommes partisans du tribunal révolutionnaire et aussi de « prendre la terre à coups de fusil » comme l'Humanité, il n'y a pas longtemps, y invitait les paysans par un gros titre ; mais enfin, il faut choisir son moment pour lancer de pareils mots d'ordre. Ça me rappelle une affiche « Peuple, insurge-toi ! », que les anarchistes du Comité de Défense Sociale voulaient nous faire signer en 1919 pour le plaisir d'aller tous en Cour d'assises.

Le Parti possède d'excellents mots d'ordre, comme celui du désarmement et de la dissolution des bandes fascistes de l'Action Française et de la Ligue des Patriotes, le licenciement des officiers d'Action Française, etc. Mais le succès de ces mots d'ordre excellents, évidemment destinés, comme tous les mots d'ordre, à mobiliser les masses, est compromis par les mots d'ordre démagogiques comme celui du tribunal révolutionnaire. Ce n'est pas seulement la presse de droite, mais aussi l'Humanité, qui fait croire que nous marchons pour la semaine suivante à la révolution. Doriot ne disait-il pas à la Chambre (Humanité du 10 décembre) que les conditions objectives de la prise du pouvoir existent à l'heure actuelle, que l'heure historique de la classe ouvrière a sonné ? Si nous en sommes là, qu'est-ce que le Parti attend pour prendre le pouvoir ?

(2) On comprendra que nous supprimons les noms de famille. — N. D. L. R.

Il est évident que l'Humanité est pleine de provocations qui appellent la réaction. L'I. C. commence à s'en apercevoir et je sais qu'on se préoccupe sérieusement de corriger les bêtises de la direction du Parti français. On murmure même ici que le Bureau politique se fera laver la tête, publiquement ou non, au prochain Exécutif élargi.

Nous n'avons pas surestimé le gauchisme des Anglais au sein de la F. S. I. d'Amsterdam, comme tu sembles le croire. A l'I. S. R., il n'y a plus aujourd'hui le moindre désaccord sur la question de la tactique vis-à-vis de l'unité syndicale internationale. Notre point de vue : l'unité n'est possible que par un Congrès mondial d'unification, est aujourd'hui le point de vue officiel de l'I. C., et même de Tomsky, qui conserve certainement, malgré cela, son opinion personnelle.

...Proposer d'accepter l'unité par la dissolution de nos organisations parallèles et de l'I. S. R. et l'entrée de nos adhérents dans les centrales adhérentes à Amsterdam, ce serait la dislocation, dans le monde entier, de tout le mouvement syndical révolutionnaire. Ce point de vue, s'il se manifestait officiellement, serait énergiquement combattu par nous. Nous croyons que les Anglais travailleront avec la C. G. T. russe pour la convocation, en premier lieu, d'une conférence internationale pour préparer un Congrès mondial ; nous pensons que si nous travaillons bien, le courant pour l'unité grandira dans l'Internationale d'Amsterdam. Nous ne savons pas encore ce qu'il adviendra de nos négociations avec les Anglais ; il est bien possible qu'une fois rentrés dans leurs îles, ils oublient les promesses faites à Moscou.

A mon avis, en France même, nous pouvons encore faire surgir une gauche active dans la C. G. T. Cette gauche existe déjà, avec Jacquemin et Humbert, mais elle est passive. Je vais essayer d'entrer en relations personnelles avec Jacquemin et je tâcherai, si tout marche comme je l'espère, de les faire inviter à Moscou ; cela leur fera découvrir les syndicats russes et le mouvement syndical international et, en rentrant, ils pourront faire du bon travail dans la C. G. T.

Il faudrait travailler en France, avec beaucoup de prudence, avec beaucoup de diplomatie, mais le Parti français en est bien incapable. Nous sommes tous furieux ici des dernières bêtises qu'il a faites sur la question de l'unité syndicale.

Nous avons obtenu de Purcell qu'il fasse des meetings à Paris, Milan, Berlin, etc. Nous avons réussi à le convaincre qu'un Président de l'Internationale d'Amsterdam ne doit pas être seulement honoraire et demeurer toujours en Angleterre. En premier lieu, il devait faire un meeting à Paris, si possible en compagnie de Fimmen. Et nous avons dit : il faut faire convoquer ce meeting par une organisation autonome ou par un groupe des amis de l'unité, de telle façon que la C.G.T.U. n'apparaisse même pas comme organisatrice. Et voilà qu'on organise bêtement le meeting que vous savez au Pré-Saint-Gervais, en collaboration avec le Parti et les Jeunesses. Naturellement, ni Purcell, ni Fimmen ne sont venus et il sera bien difficile maintenant de les amener à Paris. De plus, voilà que dans l'Humanité du 24 décembre, nous trouvons une lettre du Parti adressée aux syndicats anglais. On dirait vraiment que le Parti est décidé à saboter tout le travail pour l'unité. Nous portons la question devant le Comité d'Action de l'I. C. et de l'I. S. R. et nous allons inviter Treint, qui se trouve à Moscou pour quelques jours, à s'expliquer.

J'espère bien que, débarqués provisoirement du Parti, vous allez, tous les trois, travailler activement dans le mouvement syndical. Monatte se trouve toujours adhérent à la C.G.T. réformiste,

excellente situation pour travailler à la reconstitution de l'unité syndicale. S'il le veut, il peut jouer un rôle important et faire beaucoup de besognes en agissant habilement pour la création d'une gauche active dans la C.G.T. réformiste. Pourquoi, lui qui a une réputation bien établie de partisan de l'unité, n'entrerait-il pas en relations avec Humbert, Jacquemin et d'autres militants réformistes honnêtes, car enfin il y en a encore quelques-uns, pour, ensuite, former un Comité des amis d'unité ? Ne croyez pas qu'on m'ait chargé de vous suggérer cette idée de travailler pour l'unité syndicale, je n'ai même consulté personne à ce sujet, mais je pense que Monatte est actuellement un des hommes les mieux placés pour créer un mouvement pour l'unité syndicale au sein de la C. G. T. réformiste.

... Transmets mes amitiés à Monatte et à Delagarde, tu leur feras lire cette lettre puisque tu as déjà remarqué qu'elle leur était adressée autant qu'à toi.

Au plaisir de te lire, reçois, mon cher Rosmer, mes salutations fraternelles.

HERCLET.

Nous pourrions publier encore d'autres opinions du même militant, mais il nous suffit d'avoir porté à la connaissance du Parti l'essentiel des appréciations formulées à Moscou sur la crise du communisme français et dont Hercllet, dans ses lettres, n'était que l'interprète assez réservé. Les camarades sincères savent maintenant que les dirigeants du Parti sont loin d'être couverts dans tous leurs actes par ceux dont ils se réclament : cela seul méritait d'être signalé.

Exclusion de deux ouvriers

Dimanche 8 novembre a eu lieu le Congrès de la 4^e Entente des Jeunesses Communistes. Congrès plat et vide s'il en fut, qui marque un singulier abaissement du niveau moral et intellectuel des délégués. La morne phraséologie des rapporteurs, qui n'apportent aucune idée nouvelle, ennuie visiblement les auditeurs ; seuls quelques délégués du 1^{er} Rayon de l'Entente paraissent prêter l'oreille ; les autres bavardent ou dessinent, et à la fin de l'après-midi, trois délégués, que les discours ont assoupi, s'abandonnent à un sommeil réparateur.

Il est superflu de dire qu'aucune question n'est discutée à fond : aucune étude sérieuse et approfondie de la situation. Mais le rapporteur prononce des paroles imprévues : La 4^e Entente, dit-il en substance, ressemble à un panier percé : elle avait su, déployant une agitation formidable, attirer dans ses rangs plus de 4.000 jeunes ouvriers ; mais sur ce nombre, elle n'a pu en conserver que 1.600. Cependant, il est bon d'ajouter que ce chiffre est encore inexact.

En effet, la 4^e Entente ne comprend que 120 cellules. En supposant une moyenne de 6 adhérents par cellule, cela nous donne à peine 800 adhérents. Plus de 4.000 cartes placées, et pas même 800 adhérents ! Tirera-t-on de ces chiffres la conclusion qui s'impose ?

La cellule, excellente organisation pour « placer des cartes », est incapable de former des militants. Telle est cette conclusion, résumée en une brève formule, que notre camarade Maupieux voudrait développer. Mais le Congrès, passif, refuse de l'entendre, et ne se réveille plus jusqu'à l'intervention d'un délégué du 25^e Rayon. Ce camarade parle de l'organisation ; ses idées sont encore confuses, mais elles ont l'avantage d'être

personnelles et basées sur l'expérience acquise dans son rayon. « Pas de sous-rayon, dit-il. Les isolés doivent être organisés dans des groupes locaux. » Mais, manœuvré par le secrétaire, il abandonne bientôt sa proposition.

Après quelques interventions sans intérêt, Maupieux a la parole. Son intervention, qui mériterait d'être largement citée (ce que nous ferions si la place ne nous manquait), ne le sauvera pas de l'exclusion. Avec le camarade Doucet, il est exclu du 5^e Rayon pour « travail fractionnel » et « incompréhension du rôle du Parti ».

Maupieux s'élève avec véhémence contre ces termes :

« Les raisons invoquées, dit-il, ne sont que des prétextes, comme celui de l'affiche tricolore qui a permis l'exclusion de Lemire, le meneur de Mayence. Est-il d'ailleurs possible de prouver que nous ayons participé à un travail fractionnel ? Peut-être ne comprenons-nous pas le rôle du Parti, mais nous sommes jeunes, nous ne demandons qu'à l'apprendre. Les J. C. ne sont-elles plus l'organisation de masse et de défense de la jeunesse ouvrière ? N'est-ce pas le rôle des J. C. de faire l'éducation des jeunes qui y entrent pour lutter contre l'exploitation patronale ? »

Puis notre camarade passe à la politique générale du Parti :

« Pour imposer la paix au Maroc, dit-il, on pouvait réaliser le front unique de la classe ouvrière sur ce mot d'ordre minimum : « La paix et l'indépendance du Rif » ; mais, préférant « plumer la volaille » socialiste, la direction a lancé ses mots d'ordre démagogiques : « Evacuation militaire du Maroc » et « fraternisation ». Maupieux s'arrête sur ce dernier mot d'ordre. « Les bolcheviks, lors de la guerre russo-japonaise, ont-ils lancé le mot d'ordre de la fraternisation ? »

On entend ensuite un rapport du mouchard Del Pozzo. Ce dernier, au lieu d'accomplir son travail au sein des J. C., a passé cinq mois à noter les moindres paroles de Doucet et de Maupieux. Son rapport — comme tous les rapports policiers — est un ramassis de mensonges et d'inepties. Le mouchard Del Pozzo a bien mérité la place de permanent qu'il cherchait !

Après lui, Chasseigne essaiera de réfuter les arguments de Maupieux ; pour ceci, il devra affirmer, entre autres erreurs, que lors de la guerre russo-japonaise, il n'y avait pas de parti révolutionnaire en Russie. « Par son intervention, conclut-il, Maupieux s'est mis lui-même hors des Jeunesses Communistes. » — Hors des Jeunesses, mais non hors du communisme, lui crient judicieusement Maupieux et Doucet.

La « discussion » est terminée. La proposition d'exclusion de nos camarades est votée à l'unanimité moins trois voix.

La 4^e Entente se bolchevise !

UN JEUNE.

Le « BULLETIN COMMUNISTE » est en vente dans les principaux kiosques des quartiers ouvriers parisiens.

Demandez à votre marchand habituel son exposition en bonne place.

Les camarades qui consentiraient à vendre chaque semaine quelques numéros du « BULLETIN COMMUNISTE » dans leur atelier, leur groupe communiste, leur syndicat sont priés de s'adresser à notre administrateur.

Opinions et arguments de nos lecteurs

D'une lettre virulente envoyée par une camarade du Parti, dont l'indignation semble au paroxysme, nous donnons ici seulement un passage, et encore en en atténuant bien des termes. Ce qui reste du texte original ainsi édulcoré suffit pourtant à illustrer l'état d'esprit de nombreux militants, excédés des procédés de la Direction, et montre bien que l'un des résultats les plus tangibles de la « bolchevisation » est d'avoir virtuellement créé un parti dans le Parti. Seul, le renouveau de la politique et aux méthodes en vigueur depuis le V^e Congrès peut mettre un terme à cette situation déplorable.

La réapparition du Bulletin Communiste a été pour nous un grand réconfort. Le silence est enfin rompu. Tous ceux qui attendaient quelque chose — et ils sont nombreux — n'ont pas été déçus par le contenu de votre revue. Cependant, il nous semble que le ton en demeure bien « poli », et l'on a l'impression que vous gardez encore certains ménagements envers la Direction et ceux qui la suivent.

Ne faudrait-il pas cependant lutter contre la passivité, la faiblesse et le désordre de ceux qui, élus ou encore membres du Parti, sont englobés sous le nom de « droitières », et qui, à force de répondre aimablement par des thèses aux thèses, par des lettres aux circulaires et par des discours aux discours, finiront par mériter le nom de « droitières » ? L'universelle timidité de jugement demeure une chose incroyable.

Il ne s'agit, à l'heure actuelle, ni d'écrire des thèses laborieuses sur l'organisation ou sur le problème des perspectives révolutionnaires, ni d'élaborer un programme présentement inapplicable ; il s'agit d'abord de se dégager de l'entêtement du chrétinisme, de détruire un état d'esprit tel que la Social-Démocratie allemande n'en connaît peut-être point de semblable à ses plus belles heures. Il convient de laisser tomber l'argument des farouches « leninistes », à savoir que nous n'apportons que des critiques, et non un projet d'organisation. Telle est la phrase courante, que la pratique de l'euphémisme adoucit singulièrement ; car il n'est pas question de critiques, mais d'accusations. L'Internationale n'est pas infaillible, le Parti n'est pas une église et nous ne sommes pas à genoux.

La direction du Parti n'est qu'une collection de gens sans foi, sans élan, sans force, sans vie, dénués de toute capacité d'organisation, de tout élément spirituel, de tout sens politique, de toute morale communiste, de tout sentiment révolutionnaire, une clique de petits-bourgeois gonflés de fiel et de vanité, ivres de se croire « chefs », caricatures de dictateurs à l'esprit borné et envieux, dont l'unique idéal est de profiter d'une certaine situation. Nous l'accusons, cette clique, d'avoir créé, entretenu, et favorisé un état d'esprit lamentable : obtusité absolue du sens critique sorte d'hypnose morbide sur des mots d'ordre bluffeurs et dangereux ou vides et ridicules, servilisme incroyable envers Moscou, adoration respectueuse de la raison d'Etat et des « chefs », confiance sans limite pour les agissements secrets de ces derniers, et ce, en se servant de la religion de Lénine et en se parant du masque d'un faux ouvriérisme. Nous l'accusons d'avoir commis les fautes les plus lourdes et les plus inavouables, des fautes qui font souvent penser qu'elle fait sciemment le jeu de la bourgeoisie, des fautes imputables non pas seulement à l'imbecillité, à l'hésitation ou au doute, mais à la plus noire malhonnêteté et à la plus féroce vanité.

Qu'est-ce que la « bolchevisation », « l'actérisation », les « tâches organisatoires », les « cadres du leninisme », et autres atrocités de ce genre ? Qu'y a-t-il sous ces mots ? Nous étouffons sous l'amas de thèses, de circulaires et de délégués que le Centre déverse avec la régularité d'une machine : phrases ronflantes et vides, morne et boueuse terminologie des pseudo-leninistes, mots d'ordre qui naissent et crevent comme des bulles de savon, anonnement des leçons apprises. Les intellectuels petits-bourgeois, les ouïstes de la pédagogie prétentieuse, les sous-officiers roides dans leur uniforme

moral, les valets de tout acabit et les suiveurs aux yeux émerveillés, toute une équipe de chefs et de sous-chefs autoritaires et venimeux, de primaires bornes et envieux, crient au miracle, noyant la masse des adhérents sous un flot de boniments verbeux. On ne travaille plus, dans les Fédérations, sans que l'œil vigilant d'un employé du Centre ne vienne de temps à autre se renfermer sur le servilisme des sous-chefs, de « l'hétérogénéité » des comités et des commissions, de la soumission des membres du Parti. En un tour de main, de lamentables petits garçons, le verbe haut et suant la morgue, enterrent le trotskysme, liquident la « droite », développent les perspectives révolutionnaires et enseignent les « tâches organisatoires » avec l'assurance d'oracles infaillibles.

On crée d'innombrables commissions, à la vie vacillante et éphémère. Chacune de ces commissions prend le temps et l'activité de trois ou quatre jeunes gens ardents, vaniteux et naïfs, ivres d'effectuer un des rouages de la grosse machine, ivres de mener une politique de couloir dans l'ombre propice des salles basses où l'on discute et rapporte interminablement. D'autres, point vaniteux, se laissent nommer membres des commissions en toute sincérité, persuadés que le Parti est sur la bonne voie, émerveillés de ce gros effort venu « d'en haut », reconnaissants envers des types du Centre qui travaillent douze ou quinze heures par jour à changer les meubles de place, à casser les assiettes, à démolir et reconstruire la maçonnerie, à tourbillonner en agitant les bras et en hurlant, dans la poussière et le fracas du déménagement dont un écho sacré parvient jusqu'aux oreilles éblouies des suiveurs. Que la Bureaucratie crée un état d'esprit voisin de la plus triste passivité, que le Parti ponde, avec l'argent des ouvriers, des fonctionnaires fabriqués en série, et favorise le développement d'une classe spéciale de profiteurs de la Révolution, qu'on crie au Parti des « masses », alors qu'il n'y a plus de Parti, mais un squelette, le groupe d'une secte fanatique qui étouffe toute libre discussion et intimide les majorités par des moyens de basse police, les prototypes de la Social-Démocratie n'en ont cure.

L'Humanité reflète exactement l'affreuse misère intellectuelle et morale de nos « chefs » et leur secret mépris pour l'ouvrier. Le temps est passé où l'on disait qu'il n'y avait plus d'idées dans l'organe central, aujourd'hui, cette vérité est à la portée de tous, mais l'accoutumance a clos les bouches et paralysé les sursauts de l'intelligence. Ceux qui ont encore des yeux peuvent dire qu'il est rare de trouver dans l'Humanité un article écrit sans fautes grossières. Les phrases toutes préparées, d'une écœurante platitude, les mots ronflants et vides, les menaces vaines, les affirmations fantastiques, les grotesques manifestations de bluff, les ridicules déclamations, sont accommodés à la sauce d'une langue qui n'a plus que de lointains rapports avec le français ; et il n'y a pas un de nos « chefs » qui n'affirmera, docilement, que cette triste littérature est nécessaire pour arriérer la masse ignorante à une température révolutionnaire !

Le « BULLETTIN COMMUNISTE »
est l'organe traditionnel du communisme en France.

Il maintient vivante contre toutes les déviations et toutes les dégénérescences la pensée critique du marxisme révolutionnaire.

Les dormeurs et les endormeurs ne lisent pas le « BULLETTIN COMMUNISTE ».

Les militants d'avant-garde le lisent, le font lire et le soutiennent.

Souvenirs et Mémoires révolutionnaires

Notes autobiographiques

III. — PENDANT LA REACTION

(Suite)

Ainsi par exemple, la police survint pendant une réunion dans le local du syndicat des métallurgistes. Le secrétaire du syndicat avait tout prêt un ordre du jour où ne figuraient que des affaires syndicales ; mais ma présence pouvait tout compromettre. Alors, une des ouvrières me couvrit rapidement la tête de son fichu et me glissa dans la main sa carte syndicale.

Ce n'était plus moi, mais l'ouvrière qui se trouva être sans pièce d'identité. Une autre fois (c'était dans un cercle du quartier de Viborg, où militait le Dr. Vassiliev), il y eut également une descente de police, mais il était convenu entre nous que je donnais des leçons de coupe et de couture, et les pièces de jupes et de blouses convainquirent entièrement la police de la véracité de nos témoignages.

La préparation du congrès ne consistait pas seulement dans l'agitation et l'organisation des élections de déléguées ouvrières. Cinq ouvrières, si je ne me trompe, devaient prendre la parole au congrès, en notre nom. La préparation de leurs rapports servait aussi en quelque sorte de leçon aux autres. Les ouvrières Volkova et Klavdia Nikolaïeva prononcèrent les meilleurs discours.

Le congrès représentant les couches les plus diverses de la population féminine (depuis les dames bienfaitrices jusqu'à notre groupe « crapuleux », de l'avis des féministes, d'ouvrières) s'ouvrit au début de décembre. Aux séances préalables, tenues au cercle de la société féminine de bienfaisance mutuelle du Dr. Chabanov, Filossova et d'autres cherchèrent à nous amener à composition, à s'entendre avec nous sur les conditions auxquelles nous serions d'accord de faire « bloc » avec les féministes. Les menchévistes étaient assez enclins à cette opération et, sous ce rapport, je m'appuyais entièrement sur l'intransigeance et la fermeté des bolchévistes. E. D. Kouskova exprima le désir d'adhérer avec quelques-unes de ses partisans à notre « groupe d'ouvrières », mais c'était justement elle et ses amies qui apportaient avec elles l'esprit du chaos opportuniste et qui menaçaient de saboter la ligne de conduite que nous nous étions tracée, établissant une démarcation nette de classe et devant inévitablement aboutir à notre sortie du congrès, ce que je trouvais logique.

Le Comité du Parti sanctionna notre participation au congrès peu avant son ouverture et y délégua Vera Sloutzkaïa, avec le camarade Serge comme instructeur. Mais c'est avec l'appui du Bureau Central des syndicats que nous accomplîmes le gros de notre travail. Un jour, pendant que nous imprimions un de nos appels au nom du Bureau Central, nous apprîmes que le Bureau du Parti préparait lui aussi un message aux ouvrières, en leur recommandant de ne pas prendre part au congrès. Il fallut convaincre le Comité de ne pas donner suite à son intention. Lorsque celui-ci se rendit compte que notre agitation avait pénétré même dans les catégories les plus retardataires, il modifia son attitude envers notre initiative et, au congrès, tout le travail s'accomplit avec la participation du Comité du Parti bolchévik.

Pendant la campagne de propagande, je rencontrai à plusieurs reprises le provocateur Malinovsky, qui était nettement hostile à notre travail. Il produisait toujours sur moi une impression désagréable. Mais ce qui m'étonne, c'est pourquoi, sachant que j'étais dans une situation illégale, il n'a pas fait couper court à mon activité au lieu de me combattre sur le terrain de la polémique verbale. Est-ce que vraiment il n'accordait aucune importance à l'entrée des femmes dans le mouvement ?

Au Congrès prirent part près de 700 déléguées bourgeoises, tandis que notre groupe ne comptait que 45 personnes. Mais incontestablement, ce petit groupe attira la plus grande attention, non seulement du Congrès, mais aussi des autorités. Chacune de ses manifestations provoquait une tempête. Rien que sa première apparition avec des œillets rouges, à la séance solennelle d'ouverture, où des hommes politiques, dont les plus avancés étaient des cadets, prirent la parole les uns après les autres et où nous restâmes muettes exprès, fut une espèce de démonstration que les journaux soulignèrent.

Mon intention était de ne pas prendre la parole. Ce fut impossible. Mon discours provoqua des débats passionnés. Le lendemain, la salle fut cernée par la police. On vérifia les papiers. Je fus prévenue et, au lieu d'aller au Congrès, je pris d'urgence, ayant préparé d'avance tout ce qu'il fallait, le chemin de l'étranger.

Mon rapport, préparé par écrit, fut lu par l'ouvrière Volkova. Lorsqu'il fut question de former en Russie une « Centrale » des femmes se plaçant « en dehors des classes », le groupe d'ouvrières quitta le Congrès, ayant réalisé sa tâche. Cela me donna une satisfaction énorme, malgré la nécessité de quitter la Russie.

Je me rappelle la froide nuit d'hiver, par la neige et la gelée, à la station Verjbolovo, et cette heure interminablement longue pendant laquelle on vérifiait les papiers. Le visage enfoui dans le col de ma pelisse, je marchais le long du débarcadère avec cette pensée obsédante : réussirai-je à passer ou bien serai-je arrêtée ? J'écoutais, haleine suspendue, le bruit des éperons qui tantôt s'approchaient précipitamment, tantôt s'éloignaient à nouveau... Et involontairement surgissait la question : quand et dans quelles conditions reviendrai-je de nouveau en Russie ? Il était impossible de penser, de croire alors que dans neuf ans, je reviendrais par une autre frontière au plus fort de la bourrasque révolutionnaire, après avoir vécu un événement mondial, la grande guerre, dans l'atmosphère mûrie de la révolution sociale. A cette époque où je faisais les cent pas sur le débarcadère de Verjbolovo, la révolution semblait devoir arriver bien plus tôt, et en même temps, elle se présentait comme quelque chose d'irréel. Ses contours apparaissaient tout autrement.

Quelques secondes avant le départ du train « l'uniforme bleu » (le gendarme) me remit mon passeport. Cinq minutes après, je me promenais déjà « libre », de l'autre côté de la frontière, dans la petite station allemande tout inondée d'électricité et bien propre, Eydkunen.

IV. — LA PERIODE D'EMIGRATION

Je suis restée à l'étranger depuis décembre 1908 jusqu'en mars 1917, c'est-à-dire plus de 8 ans. Pendant ces années j'ai milité en Allemagne, en Angleterre, en France, en Suède, en Norvège, au Danemark, en Suisse, en Belgique et aux Etats-Unis. C'étaient pour ainsi dire des années d'apprentissage dans le domaine de la propagande parmi les masses ouvrières de différentes nationalités. Je passai ainsi par une école pratique de travail qui renforça encore ma foi dans les qualités créatrices du prolétariat en tant que classe.

Une fois à l'étranger, j'adhérai immédiatement au Parti allemand et commençai à militer comme propagandiste, conférencière et écrivain. J'écrivais dans la revue de Kautsky, *Les Temps Nouveaux*, et dans l'*Egalité*, organe central des social-démocrates, dans la revue autrichienne des ouvrières et dans la presse du Parti en Angleterre, en Belgique, en Suède, en Norvège, en Finlande, en Suisse, en France, en Pologne et aux Etats-Unis, tout en collaborant évidemment à la presse russe paraissant à l'étranger (dans l'organe central menchéviste sous le pseudonyme de Michailova et dans la *Pravda* de Trotsky) et aux revues marxistes légales paraissant en Russie. Au printemps de 1909, je fis dans le Sud de l'Allemagne ma première tournée de propagande. A la même époque, je fis, en compagnie de Clara Zetkin, un voyage en Angleterre où nous fûmes invitées par le Parti socialiste britannique (par l'aile gauche, marxiste, du mouvement anglais) pour lutter contre les suffragettes et pour appuyer « l'union pour le droit de suffrage à toute personne ayant atteint la majorité ».

En 1909-1910, je militai en Allemagne, à Dresden et à Berlin, en faisant des tournées de propagande à la demande du centre et sur l'invitation d'organisations locales. Le Parti russe m'utilisa également pour me faire faire des tournées dans les colonies russes établies en Allemagne, en Suisse et en Belgique. Je fis aussi des conférences sur Tolstoï sur le mariage et la famille, sur les rapports entre le système d'économie et la densité de la population, etc...

J'étais en relations suivies avec Tchitchérine (Ornatsky), secrétaire du « bureau de l'émigration politique », habitant alors Paris. C'est grâce à son inlassable énergie, à son dévouement et à son abnégation que les émigrés ont été secourus matériellement et qu'une liaison fut établie entre les groupes d'émigrants. Ornatsky était connu de chaque ouvrier venu à l'étranger. Des gens professant les opinions politiques les plus différentes s'en venaient chercher du secours chez lui, certains d'avoir son appui. Tous ceux à qui il advint de travailler avec Tchitchérine-Ornatsky dans l'émigration ont conservé pour toute leur vie le bon souvenir de cette personnalité extrêmement pure qui donnait l'exemple d'une rare capacité de travail et d'abnégation.

Pour maintenir les liens avec la Centrale menchéviste, je dus plus d'une fois faire le voyage à Paris et en Suisse, mais je ne jouais pas à cette époque de rôle actif dans l'activité des Comités Centraux russes, m'étant entièrement consacrée au travail pratique. Mes voyages de propagande de cette période sont décrits dans mon livre *A travers l'Europe ouvrière*, écrit en 1911.

En août 1910, je pris part, en qualité de déléguée du syndicat du Textile (russe), à la conférence socialiste internationale et au Congrès d'information de Copenhague. A la conférence socialiste, il me fallut participer à la lutte de deux courants sur la tactique à adopter pour faire accorder le droit de suffrage aux femmes et sur la protection du tra-

vail féminin. Cette lutte a été décrite dans *A travers l'Europe ouvrière* ainsi que dans une série d'articles de la presse légale russe (*Le Monde Contemporain*, *Jin*, et autres). J'ai soutenu l'aile gauche dirigée par Clara Zetkin.

Dans l'hiver de 1910-1911, j'organisai une protestation d'hommes politiques, d'intellectuels et de savants allemands contre le sort des députés de la 2^e Douma. Il fallut commencer par les parlementaires, ce qui me permit de devenir une assidue du Reichstag, d'approcher de plus près la vie et le travail de la fraction social-démocrate et de faire meilleure connaissance avec un grand nombre de dirigeants du Parti allemand. Karl Liebknecht et Kohn prirent la part la plus active à l'organisation de la protestation. Je connaissais Liebknecht depuis 1906, depuis le Congrès de Mulheim. La conversation de plusieurs heures que nous eûmes en faisant une promenade dans les montagnes d'Heidelberg me resta très nettement gravée dans la mémoire. Depuis lors de solides et cordiales relations s'établirent entre Liebknecht et moi.

En Liebknecht l'émigration voyait un homme « à elle », presque un « Russe ». De tous les chefs du Parti allemand, lui seul savait entrer dans tous les détails des questions spécifiquement russes et était toujours au courant de nos affaires. Plus encore, Liebknecht personnifiait le véritable esprit de camaraderie sur le plan international, dont un grand nombre de chefs de la II^e Internationale étaient dépourvus.

Même chez Auguste Bebel, cette figure léonine de la II^e Internationale, pleine d'esprit et de puissance, entourée de l'aurore de la plus grande popularité et du respect même de ses ennemis politiques, même chez Bebel perçait quelquefois une espèce d'exclusivisme national et une légère teinte de supériorité dès qu'il était question d'autres partis que la social-démocratie allemande.

Alexandra Kollontai.

(A suivre.)

Bulletin Communiste

ORGANE DU COMMUNISME INTERNATIONAL

Le numéro : 75 centimes

ABONNEMENTS :	France	Etranger
3 mois.....	10 fr.	15 fr.
6 mois.....	18 fr.	25 fr.
1 an.....	35 fr.	45 fr.

Prière d'adresser :

Tout ce qui concerne la Rédaction à Boris SOUVARINE, 123, rue Montmartre, Paris.

Tout ce qui concerne l'Administration à GUILLOU, 123, rue Montmartre, Paris.



TRAVAIL EXECUTE
PAR DES OUVRIERS SYNDIQUES

Le Rédacteur-Gérant : BORIS SOUVARINE.

IMPRIMERIE FRANÇAISE, Maison J. DANGON
123, rue Montmartre, 123, Paris (2^e)
Georges Dangon, imprimeur.